

Prologue

Voilà. On est le 17 avril, je suis vivant. Si on veut. Cela fera bientôt un an qu'un ami a franchi ma porte, rue Lesage, à Belleville, Paris, France, pour me rendre service. J'espère qu'Antoine De Bei regrette parfois de ne pas être devin : il m'aurait laissé dépérir. J'aurais préféré peut-être, que tant souffrir.

Je vais mieux. Si. J'ai arrêté les médicaments dès le mois d'octobre, au cul la chimie, et je n'ai jamais repris l'alcool, sauf en de rares occasions, quand le pleur menace, quand Antoine m'invite chez lui, et les deux fois où j'ai couché avec Maureen. La Gauloise est toujours ma forteresse d'antan, la gardienne de mes prisons, elle s'agite en ce moment sous mes yeux.

Je suis encore vivant, c'est déconcertant. Je ne suis pas sûr de pouvoir compter dessus bien longtemps. Que s'est-il passé depuis la fin de l'été, depuis que j'ai échappé à ce bastringue ? Commençons par les morts,

peut-être. Selon Antoine, qui suit de près l'actualité locale, Ahmed Kebbour n'a toujours pas été retrouvé. À l'heure qu'il est, que peut-il rester de lui ? Ses dents jaunes ? Son haleine de rat ? Oublions.

Christian Mathieu a officiellement été tué par un cambrioleur. La police n'a pas même cherché la vraisemblance, à croire que c'était au-dessus de ses forces maigrettes. Un voleur chez un collectionneur de poids et haltères ? Retrouvé quasiment à poil, ses vêtements éparpillés autour de lui, sa silhouette musculeuse criblée de trois impacts de balles ? Lui, l'ancien parachutiste d'exception, il se serait laissé surprendre puis descendre comme un loulou de Poméranie ? Quelle belle enquête, et quelle jolie conclusion ! La police est grande quand elle le veut.

L'amie de cœur de Popeye, une certaine Nicole N'Diaye, Sénégalaise d'après le journal *La Provence*, aurait vu le meurtrier. Il aurait vingt-cinq ans, des lunettes et une casquette. Tout moi, en somme. Je me suis demandé pourquoi elle avait raconté de telles conneries, et je me le demande encore. J'ai osé penser qu'elle était soulagée de ne plus sucer la queue de Popeye. J'ai osé.

Concernant les noyés de force, les conclusions de l'enquête m'ont surpris. Hartmann n'a pas abdicé, il a œuvré, comme promis. Il a fait son travail, en partie du moins. L'autopsie, qui n'a pas été préfabriquée,

a démontré que les poumons des deux plongeurs de Port-Cros contenaient de l'eau douce, assez rare en haute mer. Bien qu'enlisée, perdue dans le désert en plein soleil, l'enquête continue, car elle a été ouverte pour assassinat.

Du côté des vivants, Lando ne veut plus entendre parler de rien, et je le comprends. Du reste, à l'entendre, il n'a jamais été chargé de faire la moindre analyse dans cette affaire. Le genou de Kijo ? La machine s'est trompée. « Stop », de toute façon, « Stop, s'il vous plaît, stop. » « Stop », un des mots préférés de la nouvelle étape de sa pauvre vie. La nénette qui l'accusait de l'avoir gravement tripotée a retiré sa plainte et Lando parle d'exil. Il ferait mieux.

Kijo, justement. Je viens de recevoir une petite carte de lui, avec un couple d'amoureux de Peynet dessus. Il dit qu'il est heureux, que sa copine attend un petit. Une petite, en fait. Il a quitté sa supérette, il parle d'un BTS d'horticulture, des Alpes-de-Haute-Provence.

Pierre-Henri est allé au Canada pour voir son frère installé là-bas et n'en est pas revenu. Ou, plutôt, il est repassé chez lui pour tout bazarder, personne n'y a rien compris. Il a vendu la maison et fermé le cabinet, il a rendu son tablier trop maculé. Nous nous sommes vus, et je dois l'aller visiter là-bas, à Trois-Rivières, où il travaille dans un hôpital. Il dit qu'il est soulagé, que le Québec est grand, que le Québec est

libre. Il adore New York, qu'il rejoint certains week-ends en avion.

Le Philippe à Marina, l'*ancien* Philippe à Marina, a fini par m'écrire une longue lettre fin novembre. Auparavant, on s'était écharpés au téléphone; je lui aurais bien balancé un ou deux coups de boule, mais à distance ce n'est pas évident. Dans son courrier, il était calmé, apaisé pour de bon, et me donnait du « cher Fred ». Si! Il prétendait être en plein deuil mais ajoutait qu'il fallait se tourner vers la vie. « N'est-ce pas, mon cher Fred? » Je n'ai pas répondu, et je crois bien que j'ai déchiré la lettre. Depuis, j'ai su par Pierre-Henri et certains membres de son ancien réseau qu'il s'était marié. C'est donc ainsi qu'il oublie. *Requiescat in pace.*

Antoine semble normal en tout point. Il rit et continue de bien aimer sa femme, Domi, bien qu'elle soit un peu chiante sur les bords. Je ne parle pas pour moi, cette fille a toujours été adorable à mon endroit. Antoine rit, Antoine aime, Antoine plaide. Il a récemment, en février, défendu Jean-Paul, un ami commun, un éditeur qui n'hésite pas à prendre les risques qu'il faut. Une sombre histoire de rétrocommissions concédées par l'Algérie dans le cadre d'un vaste contrat gazier, dénoncée dans un livre au napalm. Jean-Paul et son auteur, un Algérien courageux, ont emporté le morceau grâce à une ruse de guerre, un

vice de forme décelé au dernier moment par Antoine. Mon pote semble n'avoir pas changé; pourtant, les quelques fois où l'on a abordé ensemble les événements, sa voix a flotté, son œil a cherché la fuite au loin, il a eu des soupirs pesants. Il a peur. Voilà, la chose essentielle est dite : Antoine semble normal, mais il a peur. Pour lui peut-être, pour sa famille sûrement. Il voudrait que l'affaire soit vitrifiée, entermée pour trois cents ans au cimetière de La Hague, au milieu de déchets électronucléaires – voilà ce qu'il voudrait, j'en suis certain. Rarement, mais tout de même, il parvient à m'arracher un rire d'avant.

Maureen vit sa vie et regarde Charwa, sa pousse, commencer la sienne dans les éclats de rire. Maureen a un amant, et ce n'est pas moi. Elle m'a lancé des appels de phare jusqu'en janvier, par là, on s'est retrouvés au lit deux fois, mais je l'ai envoyée promener, pour ne pas changer. Donc, elle a un jules, un mec que j'aimerais bien détester, mais ce salopard est si gentil avec elle que je n'y parviens pas. Putain, comment fait-il ?

Charwa m'a sauvé la vie et a planté des fleurs autour, et des rires, et des instants de bonheur. Je n'ai pas cessé de la voir, je propose sans arrêt à sa mère de la garder dans la journée, d'aller la promener, de la sortir... Merde, je suis attaché par les fibres, je n'en reviens pas ! Certains matins, je regrette, ô comme je regrette d'avoir refusé, avec Maureen. Trop tard.

Angelica m'envoie des mots, des flots. Je ne lis pas tout, car chaque fois je suis embarqué pour deux jours, la tempête souffle de bas en haut. J'aime cette femme à un point qui m'inquiète, il faut neuf cents kilomètres entre nous, c'est mieux. On s'est téléphoné deux ou trois fois, elle est passée en coup de vent gargantuesque à Paris, on a déjeuné chinois. Ce jour-là, tout était d'un calme étrange. Elle continue de pleurer. Et Ange boit.

Hartmann m'étonne. Un peu avant Noël, je me suis autorisé à l'appeler au travail, je voulais ajouter quelques mots au « merci » un peu court du jour de mon départ. Il a été laconique au possible, réfrigérant, même, mais m'a recommandé d'attendre de ses nouvelles. Le mystère. Dès le lendemain, dans ma boîte aux lettres de la rue Lesage m'attendait un petit mot avec une courte phrase : « *Pour continuer la conversation, appeler à dix-sept heures précises, d'une cabine publique éloignée* », et un numéro de portable à la suite. À l'heure dite, j'ai appelé depuis une cabine située au coin du Cirque d'Hiver et j'ai pu me libérer d'un peu de ma dette avec des phrases sincères et méditées.

Hartmann est un homme exceptionnel, pas la peine de chercher plus loin le compliment. Je le lui ai dit, à ma manière louche. Il m'a servi quelques sentences mais aussi demandé des nouvelles de ma santé, j'étais touché plus que je ne saurais dire. Il a affirmé

pour finir, en montant sur ses grands chevaux, que l'enquête sur les noyés de Port-Cros se poursuivait et qu'elle se poursuivrait. J'ai passé mes doutes sous silence.

Quant à moi, je vis, je vivote, je vis. En échange de menues conneries, dont des corrections, Jean-Paul, l'ami éditeur, me délivre un petit salaire qui me suffit, d'autant que je ne paie rien pour l'appartement. Il n'est pas exclu, comme j'en avais la vague intention l'an passé, que je tente de coucher avec la voisine d'en face. Le mois d'avril revient, bientôt mai, tout n'a pas disparu dans la vaste trappe des jours. Rien n'a disparu. Je pense à Marina Lourens, je rêve d'elle.

N'oublions pas la haine. Il ne faut pas haïr dans une belle société pacifiée comme la nôtre. C'est barbare. Je suis un barbare qui n'oublie ni ne regrette rien. Ni Kebbour, ni Mathieu. Je suis un barbare qui se réveille la nuit quand il croise dans l'eau froide le reflet de visages inconnus. Je suis un barbare qui pense à la vengeance. On verra bien. Patience.

— |

| —

I

— |

| —

1

À Paris, un an plus tôt, c'était le printemps et je buvais encore. Comme un grand, seul, dans mon appartement de la rue Lesage, à Belleville. Ce jour-là, je me souviens que je rigolais, accoudé à la fenêtre. L'air s'échauffait doucement, il devait être pas loin de onze heures, j'avais la flemme de bouger pour vérifier, pas la peine de se faire mal pour si peu. J'avais le bout des doigts sur le chambranle déteint, le bois était sec et fendillé, on n'avait pas vu cette garce de flotte depuis février ou mars, depuis ce jour où je m'étais fait tremper; je n'étais pas près de recommencer un truc pareil.

Je m'exerçais à ne rien faire depuis des mois. Certains jours, j'en criais de joie, d'autres soirs, je demandais pardon. La maîtrise des sentiments est un art complexe que je dominais bien. Sauf que non. Le téléphone était débranché, toujours ça de gagné : on ne m'emmerdait plus, et les rares à me vouloir encore, à

se souvenir, se fatiguaient un à un. Bientôt, le silence serait total.

Ça semble foldingue, mais j'étais foldingue en ce temps-là. Ce temps-là a disparu, mais je peux encore en parler, en toute connaissance de cause. Quand on a sonné, j'ai eu un frisson, je hais cette sonnette électrique, mon cœur s'emballe, ma vie a peur. Le mois de mai, le lilas blanc, les mains qui se réchauffent lentement sur le bord de la fenêtre, tout s'est sauvé d'un coup, et les temps vilains ont fait pareil.

J'ai ouvert. Dieu que cet homme me rappelait Antoine! La même allure conquérante, de longs douilles noirs peignés en arrière et un sourire copain qui le quittait rarement, avec moi, en tout cas. J'étais déjà un rien saoul, certes, mais j'ai tâché de me montrer impénétrable. Je n'ai pas cillé, je suis même resté silencieux, ma seule erreur était d'avoir ouvert. L'inconnu est entré sans rien demander.

Ce n'était pas un inconnu, pardi, c'était Antoine, un hameçon me mordait la barbaque. Dieu que c'était chiant.

– Garde ton numéro de vieille otarie, il a gloussé.

Je ne voyais pas. Les otaries ont pourtant toute ma sympathie. Quel rapport?

– Ou te me fous un coup de poing dans la gueule, ou te me sors un coup à boire, j'ai soif. C'est l'heure de l'apéro, dehors.

— Déjà ? j'ai répondu.

Quelle réplique ! Je crois que j'étais sur le point de capituler.

— Il est quelle heure ?

— Une heure moins le quart, Madame Placard, et j'en suis sûr, Madame Chaussure. Tu peux rire, je suis pas émotif.

J'ai tiré une bouteille de pastis du fin fond de la cuisine, il en restait une bonne moitié, mais Antoine siffle, c'est un siffleur d'anis, et je n'avais rien d'autre à la maison.

— Qu'est-ce que tu viens me faire chier ?

Ma voix était une petite flûte à champagne à deux doigts de se briser, rien à voir avec les verres à moutarde que j'avais sortis.

La phrase l'a fait rire, il ne lui manquait pas une dent. Ce type ne vieillissait pas, sa ressemblance avec André Breton ne faiblissait pas. « Je suis donc le seul à me démantibuler devant la glace ? » j'ai pensé. « Où est la justice, où est donc passé le grand Spartacus ? »

— J'ai toujours aimé ça, il a dit.

C'était vrai, il adore combattre dans l'arène mes « tendances auto nihilistes ». L'expression vient de lui, évidemment.

— Tu perds tes cheveux, mon loulou ! T'attends la venue du Secours catholique ?

— Populaire, j'ai répliqué, je suis encore laïque, connard ! Et vas-y mollo, c'est ma dernière bouteille.

Il s'est levé. La table était vraiment sale, avec sa dizaine de ronds de bols à café, sa vingtaine de marques de verres à vin et ses miettes éparpillées. Pendant une seconde, j'ai eu peur qu'il se prenne pour Monsieur Propre et réclame une éponge et une serpillière. Mais c'était moi, la serpillière, et je posais devant lui, l'air du type satisfait et souriant à la vie.

– T'es content de me voir ? il a osé.

Là, je l'ai surpris.

– Ouais, mon petit vieux. T'es le seul couple qui me reste, Antoine. Un maso qui reste longtemps sans son copain sadique, il s'étirole. Tu veux quoi, mon chéri ?

– Ah ! poulette, je t'embrocherais bien ! J'ai besoin de toi, si t'existes encore. T'inquiète, je ne viens pas pour une énième rédemption, ducon, t'es perdu, j'ai plus d'espoir. Je viens juste voir s'il y a encore un bout de citron à presser, sinon, ciao !

– J'en ai déjà marre.

C'était vrai. Trop de vie et de paroles, j'avais un coup de barre. Peut-être à cause des trois bières et du blanc que je m'étais descendus en solo un peu plus tôt.

– Belle phrase, il a constaté. Tu sais que ta barbe est dégueulasse ?

– M'emmerde pas, tu veux ? Tu seras gentil...

Mais je me suis passé la main sous le menton. Il avait raison. Cela dit, je m'en foutais pas qu'un peu.

– Fred, tu sens fort, c’est quoi, ton parfum ? On va vers l’été, mon vieux, il faut te laver, tu sais ?

Ce con m’a eu, je n’étais pas si insensible. Je pensais malgré moi aux tonnes de fringues sales cachées depuis l’hiver dans le grand coffre de ma chambre. L’image d’une pute serrant son nez de dégoût, refusant de monter avec moi, a même fait son apparition. Je n’en étais pas si loin. Or, Antoine était l’homme du contraste : non seulement il ressemblait à Breton, mais il en avait l’élégance et fumait à la pipe un délicat tabac velouté venu droit d’Angleterre, miel et rose sur un lit de jonquilles.

– *Was willst du, mensch?* Que me veux-tu, André ?

– La beauté sera convulsive ou ne sera pas, a-t-il ricané.

Citer Breton était dans ses cordes.

– Tu sais que t’as une gueule de convulsion, Fredo ?

– Pas Fredo, chiotte ! Fred si ça te chante, mais pas Fredo.

Il a eu ce rire des profondeurs, et il m’a eu une fois encore : je me suis marré. Le salaud plaît aux femmes comme aux hommes. En tout bien tout honneur, hein ? Il s’est arrêté en un clin d’œil, je n’ai pas osé penser qu’il contrôlait à ce point. Il s’est assis sur une chaise en plastique noir volée cinq ans plus tôt dans des circonstances peu intéressantes, la chaise a tenu, et

c'est à cet instant précis que l'affaire Bardini-Lourens a commencé pour moi. *Fatalitas*.

– J'ai un truc sur les bretelles, Fred, tu dois pouvoir imaginer, je crois. Un type et sa femme m'ont apporté une affaire moche comme tout, vraiment duraille. En même temps...

– Stop, on t'a encore donné de l'argent ? Mais ton histoire est horrible ! Appelle les flics !

Il ne riait plus car il passait prestement d'un état à l'autre, Antoine est changeant et chatoyant. Pas vraiment un caméléon, plutôt, et simplement, un être vivant. Et pas le pire de l'espèce, on peut me croire.

– Dans les cinquante ans, par là, il a précisé d'une voix fêlée. Enfin, lui. Elle, elle doit être un peu plus jeune, quarante, quarante-deux. Ils habitent près de l'eau, près de Toulon. Tu connais, non ?

Bien sûr, que je connaissais. Il le savait. Antoine De Bei n'ignore rien des ficelles qui entourent l'âme humaine, et il maîtrise l'art de les manipuler. J'ai beau le voir arriver de vingt kilomètres à pied, il me fait toujours ce curieux effet d'être entré sans se faire remarquer. Antoine De Bei est un suborneur, il aurait pu se taper des nénettes de quinze ans, ou se faire élire député, ou devenir ministre. Ou Président.

– Je pense que tu n'es pas sérieux, Antoine. Je ne blague pas : je crois que tu me surestimes, tu vois pas la décadence ?

– Si, a prétendu ce salaud. Si, de fait, tu descends.

Il a levé le cul, s'est approché d'une étagère couverte d'une demi-tonne de poussière, a pris le gros cendrier jaune translucide volé à Rome du temps de Rita, l'a retourné, et six cents mégots suivis d'un orage tropical de cendres froides sont tombés sur le parquet crotté. Puis il s'est rassis avec l'objet pour y vider le contenu de sa pipe. Un autre osait, je lui ouvrais le ventre avec les dents, je pense. Mais je suis resté calme, pour un nerveux, j'ai allumé une Gauloise sans filtre en pensant au cancer, *al cancro*, et je me suis dit : « Merde, le grand numéro. » J'ai pensé sans y penser à Fellini et à *La Strada*.

– On dirait que tu serais le grand Zampano et, moi, Giuletta Masina, on marcherait sur les chemins et tu ferais éclater des chaînes autour de ton torse velu. On dirait que tu serais le plus fort, j'ai lancé.

– J'ai le torse glabre, a contesté Antoine.

C'était vrai. Aux jours lointains de l'enfance, on se baignait souvent dans la Marne, à Neuilly. Je l'avais vu torse nu des dizaines de fois, récemment encore. Je n'avais pas l'esprit clair, n'insistons pas, je me sentais des petites secousses latérales dans la tête.

– Oui, j'ai fini par admettre. Tu peux pas être Zampano.

– Est-ce que t'es en état ?

Il n'était sûr de rien, il avait comme un sérieux doute, on le sentait.

– Fred, ta panade finira par m’emmerder, tu peux me croire sur parole. Je te parle de cette histoire ?

– Vas-y.

Mentalement, j’ai passé un coup d’éponge sur mon cerveau. Mauvaise pioche car, quand je l’ai ramassée, elle était lourde et dégoulinante, tout imbibée de jus répugnants.

– Vas-y, j’ai répété, je me sens mieux.

– J’ai accepté leur argent. Cinq mille euros. Je les ai empochés, mais pour leur faire plaisir. Ne te mets pas à pleurer, pas encore. C’est le type qui m’a eu, je crois bien, son accent rituel. J’ai pensé à ton père, Fred. C’est ta faute, ma crapule.

J’ai rigolé. Il disait vrai : Antoine n’a pas plus besoin de fric que moi d’un tire-bouchon, et j’en ai une vaste collection. Mais je n’aimais pas l’allusion à mon vieux, on approchait d’une zone de guerre.

– Ces gens sont des martyrs, a dit Antoine.

J’ai regardé ses rides frontales – il en avait une de plus que la dernière fois –, j’ai eu un peu froid. Encore un fond de verre en moins sur terre : j’ai vidé mon pastis.

– Pour tout t’avouer, il a ajouté, leur histoire est infernale et je crois pas que je la prendrai, Fred. Si c’est non, je leur rendrai leur fric ; et si c’est oui, bah, on verra bien. J’ai besoin de voir, de toute façon. Alors, voilà, je te demande un vrai service. Tu vas quand même pas te défilier, hein ?

C'est bien ce que j'avais imaginé. Dès le départ, j'avais préparé une belle phrase de refus catégorique. Elle traînait encore pas si loin, je pouvais peut-être la choper du bras et la lui lancer dans les dents. Au lieu de quoi, je me suis demandé s'il me restait un sac vide pour l'aspirateur, si j'étais vieux et si je coucherais un jour avec la voisine d'en face. En mai, la courbe de ma libido suit une courbe légèrement ascendante, je ne sais pas si c'est répandu, je crois que oui.

– De quoi ça parle ?

– Assez crasseux, a convenu Antoine. Épouvantable, même : leur fille unique est morte dans une explosion.

J'ai hoché, je ne m'attendais à rien de précis.

– Et alors ?

Il a eu un rictus qui n'annonçait pas le beau temps.

– Et alors ? La justice assure que c'est le gaz. Une explosion au gaz aurait tout ravagé dans l'immeuble où elle travaillait. Mais tu te souviens peut-être. C'était il y a deux ans, en mars : dix morts et des tas de blessés. Tu t'en souviens ?

Je n'étais pas sûr. Il a lissé les cheveux de sa tempe droite, ce mec devait avoir une glace invisible devant les yeux, impossible autrement.

– C'est maintenant qu'ils se réveillent ?

– Ils se sont jamais endormis. Ces gens ont eu trois avocats qui leur ont bouffé des montagnes de blé, je

— |

préfère ne pas te citer de chiffres. Par ailleurs, ils disent des choses sensées. Si c'est vrai, il y a des lézards. Va savoir. Je ne veux pas les escroquer et je n'ai pas le temps de m'en occuper pour l'instant. Ils sont à Paris pour deux jours avec une partie du dossier d'instruction. Tu les vois, tu discutes, tu lis, tu réfléchis, tu me vois, je décide. Voilà le schéma général. Tu dis ?

– Je dis... Et merde ! Je dis : merde, ça va me sortir, c'est d'accord. Te marre pas. Ne te marre surtout pas, Antoine : si je me lance dans ce foutoir et que je peux dégueuler sur des beaux habits noirs à col d'hermine, je vais pas me gêner. On est bien d'accord, hein ?

– Connard de mes deux, il a blasphémé, sûr de sa victoire, j'ai presque le même costard qu'eux !

– Justement, tu feras gaffe aux éclaboussures.

– T'as la prunelle qui brille, Fred. Ton œil brille, mon petit salaud. Va donc te raser, je t'emmène.

— |